

SAINT BERTIN, FONDATEUR ET ABBÉ DE SITHIU, AU DIOCESE D'ARRAS

709

Fêté le 5 septembre

Saint Bertin naquit vers le commencement du septième siècle, aux environs de Constance, sur les bords du Rhin. Sa famille, noble et riche, le destinait à occuper un rang distingué dans le monde; mais Dieu jugea à propos de l'appeler à son service. Dès le berceau on remarqua en lui une inclination particulière pour les choses saintes; il n'avait rien des défauts ordinaires de l'enfance. Plus on s'efforçait de tourner ses pensées vers la gloire mondaine, plus il se sentait pressé de s'attacher à la seule gloire qui ne passe pas. Ces dispositions ne firent que grandir avec l'âge. Aussi dès qu'il lui fut possible de disposer de sa personne, résolut-il de se consacrer à Dieu dans la solitude. Suivant les traces de son parent, saint Orner, il se retira, vers l'an 620, en compagnie de Mommolin et d'Ebertramne, aussi originaires des environs de la ville de Constance, au monastère de Luxeuil, dont la renommée disait tant de bien. Il y fut reçu par saint Eustaise.

Quoiqu'il fût très-jeune encore, ses premiers pas dans la vie monastique furent des pas de géant. Il parvint bientôt à un assez haut degré de perfection pour devenir le modèle de ses frères. Mais la pratique de la vertu ne lui faisait point négliger l'étude. Heureux rival de ses compagnons Mommolin et Ebertramne, il fit de rapides progrès dans la connaissance de l'Écriture sainte et de la discipline ecclésiastique. Mais toujours l'esprit de mortification et de prière présidait à ses travaux, en même temps que l'humilité lui en cachait les glorieux résultats. Bref, il devint en peu de temps un modèle de vertu et de savoir, un religieux vraiment accompli.

Il avait passé environ vingt ans dans cette florissante solitude, quand son parent Omer fut appelé à occuper le siège de Thérouanne. Il est probable que ce fut ce prélat qui appela dans son diocèse, pour l'évangéliser, Bertin, Mommolin et Ebertramne.

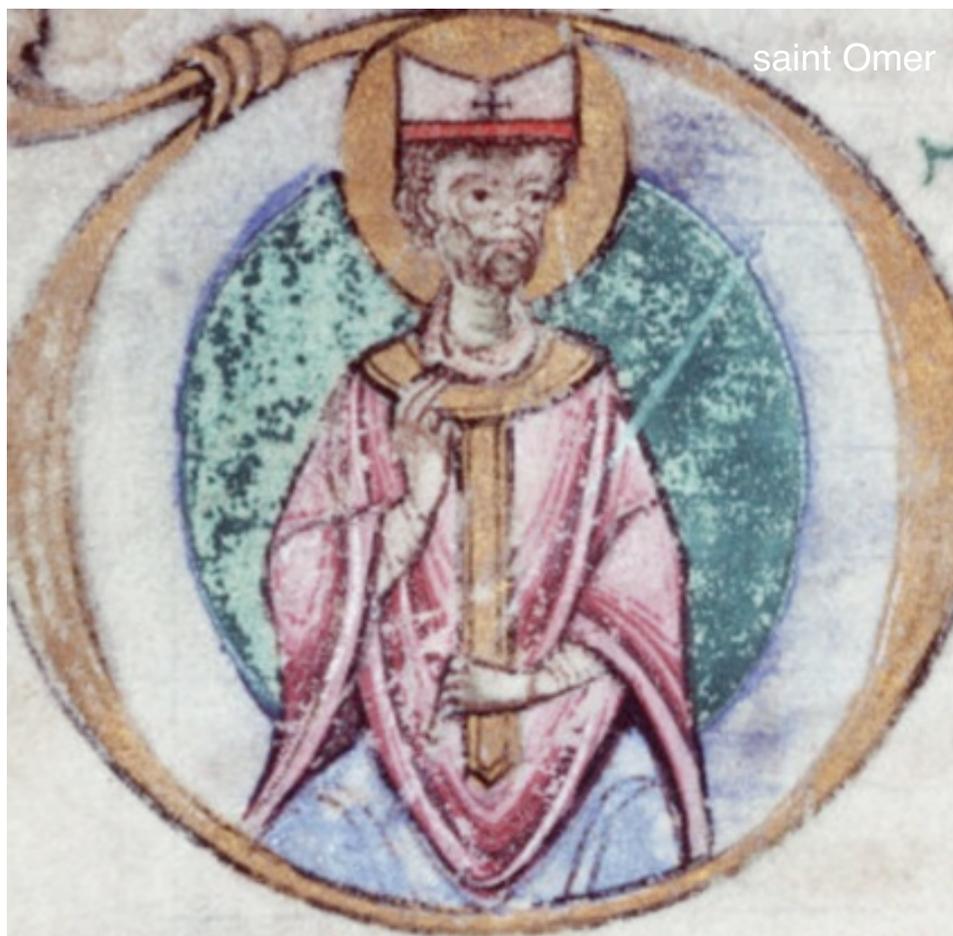
Quoi qu'il en soit, ces trois apôtres se rendirent dans ce pays, prêchant avec succès dans différentes parties de la Gaule, qu'ils traversèrent. A leur parole, les idoles tombaient, les ténèbres se dissipaient, les vices et la superstition faisaient place aux vertus chrétiennes; grâce à la coopération des trois missionnaires, et surtout à leurs exemples, saint Omer eut la joie de voir bientôt la face de son diocèse entièrement changée.

Les fonctions d'apôtres ne diminuaient en rien leur ferveur monastique; ils alliaient au zèle des œuvres extérieures ce goût d'oraison et de solitude, qui constitue le véritable religieux. Saint Omer avait déjà bâti sur une colline un oratoire,¹ qu'il destinait à être son tombeau; il y plaça les trois missionnaires, qui s'y construisirent un petit édifice connu sous le nom de Vieux Monastère, et y vécurent sous la Règle de Saint-Colomban. Saint Omer, suivant un auteur, désirait nommer Bertin directeur de cette œuvre naissante, bien qu'il fût le plus jeune des trois; mais il ne put triompher de son humble résistance. Mommolin, le plus âgé, dut accepter ce poste; et ses deux compagnons, qui professaient pour lui le plus tendre respect, se soumirent à ses ordres avec joie. Bientôt des disciples vinrent se réunir à eux; et au bout de quelques années le nombre en devint si considérable, qu'il fallut songer à créer un autre établissements. Parmi les nouveaux convertis, se trouvait le seigneur Adrowald, qui avait donné à Omer une de ses terres, appelée Sithiü, éloignée d'une lieue environ du Vieux Monastère, dans le but d'y construire un hôpital. La présence des saints missionnaires inspira à Omer d'autres pensées; il estima qu'un monastère dirigé par de tels hommes serait plus utile que tout autre établissement. Il n'eut pas de peine à faire partager son opinion à Adrowald. En conséquence, il le détermina à faire aux Saints la concession du terrain, consistant en une colline et un vaste marais, au milieu duquel apparaissait l'île de Sithiü. Mais déjà à cette époque, Ebertramne avait été placé par saint Mommolin à la tête de l'abbaye de Saint-Quentin; en sorte que celui-ci et son compagnon durent seuls s'occuper de la construction du nouveau monastère. Ils ne voulaient rien décider sans la volonté de Dieu, clairement manifestée; c'est pourquoi, ne sachant où fixer l'emplacement, ils se mirent dans une barque,

¹ Où est aujourd'hui le village de Saint-Mommolin.

et la laissèrent errer sans rames, au gré des flots. Remontant le cours de la rivière, comme si elle eût été poussée par une main vigoureuse, la nacelle parcourut la vaste étendue d'eau et s'arrêta en un certain endroit; les deux Saints y descendirent en chantant ce verset du psaume : «Voici pour toujours le lieu de mon repos; j'y habiterai, parce que c'est le lieu de mon choix». Or, ce lieu était l'île de Sithiü. Immédiatement on se mit à l'œuvre; mais, selon l'opinion la plus commune, Mommolin fut appelé, sur ces entrefaites, à occuper le siège de Noyon, en sorte que Bertin resta seul chargé de poursuivre l'entreprise.

En peu de temps, le monastère fut construit, avec son église dédiée à saint Pierre. Cent cinquante, et même deux cents moines, y vinrent aussitôt prendre place. Bertin, devenu abbé, établit parmi eux une parfaite discipline on put admirer, dans ce nouveau rejeton de Luxeuil, les vertus de la mère commune. Le Saint exerçait sur son troupeau une vigilance assidue mais il avait soin de toujours donner l'exemple, «de peu», dit son historien citant saint Paul, «qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé». On observait dans toute sa rigueur la Règle de Saint-Colomban. La nourriture consistait en un peu de pain et quelques herbes ou racines; on ne buvait que de l'eau. Comme à Luxeuil, les moines formaient différents chœurs, qui se relevaient continuellement pour chanter les louanges du Seigneur. La prière ne discontinuait pas, même pendant le travail. Le silence, l'esprit de mortification, de chasteté, d'obéissance, etc., faisaient de cette retraite un spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes. D'autre part, on s'adonnait aux travaux les plus pénibles. L'œil s'étonne encore aujourd'hui à considérer ce qu'il a fallu de patience et d'efforts à ces pieux solitaires, pour transformer un vaste marais en une plaine fertile, par des exhaussements qui



épouvanteraient aujourd'hui les plus hardis entrepreneurs. Un abandon entier à la Providence suppléait au défaut de ressources matérielles. Mais Dieu ne délaissait point ses fidèles serviteurs; toujours le secours venait en proportion du besoin. Bientôt même quelques nobles de la contrée enrichirent le monastère en considération des vertus qu'ils y voyaient éclater.

Le fonds marécageux sur lequel le nouveau monastère était bâti ne permettant d'y aborder qu'en nacelle, hormis d'un seul côté, il n'était pas possible d'y établir un cimetière. Saint Omer accorda à Bertin, pour cet usage, l'église qu'il avait dédiée à la sainte Vierge sur la

colline voisine. L'acte, signé par saint Omer, déjà aveugle, est du 6 mai 662, sixième année de Clotaire III. On y lit en substance qu'Omer, par la grâce du Christ évêque de Thérouanne, a construit, en commun avec les moines, et en l'honneur de sainte Marie, Mère du Seigneur Jésus Christ, une basilique dans laquelle son corps doit être enseveli après sa mort, parmi ceux des moines qui viendront de tous côtés à Sithiü pour y servir Dieu sous l'habit religieux. Il ajoute qu'il met cette basilique sous le patronage de l'abbé Bertin, ainsi que le monastère de Sithiü lui-même, sous toute liberté et immunité du pouvoir épiscopal, selon qu'il est d'usage d'en accorder le privilège aux monastères anciens ou nouveaux; en sorte que jamais à l'avenir aucun pontife ni clerc ne puisse revendiquer ni transporter à Thérouanne rien de ce que les moines de ladite basilique, vivant régulièrement sous la liberté évangélique, auront pu recevoir soit d'un roi, soit d'un particulier, en champs, esclaves, or, argent, livres sacrés, ou toute autre espèce d'objets servant au culte divin ou à leurs besoins propres, tout ce qui peut être offert à l'autel, en quelque temps qu'ils l'aient reçu; qu'on ne pourra prendre aucun repas sur leurs terres, à moins d'y avoir été invité par l'abbé, afin qu'ils vivent à jamais sans inquiétude et sans trouble sous la sainte règle, et puissent mieux prier Dieu pour le bien de l'Eglise, pour la santé du roi et la stabilité du royaume, etc. Saint Mommolin signa cet acte en qualité d'évêque de Noyon, et parmi plusieurs autres prélats et personnages recommandables. En suite de cette concession, quelques moines s'établirent autour de cette église, et y formèrent une communauté, qui fut convertie en Chanoines réguliers, en 820. Vers 648, la ville de Saint-Omer s'étant bâtie autour de la colline et ayant obtenu l'honneur d'un siège épiscopal, cette même église devint cathédrale.

La même année, sixième de Clotaire III, saint Bertin échangea, avec son ami Mommolin, une propriété nommée Vausune, dans le Cotentin, contre quatre villas que celui-ci tenait déjà par échange de saint Ebertramne, abbé de Saint-Quentin. Le roi Clotaire et la reine Bathilde signèrent ce traité. Quand le saint évêque de Thérouanne mourut, saint Bertin s'empressa de remplir son vœu, en inhumant ses restes sacrés devant l'autel dédié à la bienheureuse Vierge Marie.

Dieu récompensa les vertus de l'abbé de Sithiü par le don des miracles. Son historien cite avec complaisance le trait suivant : Un riche comte, nommé Walbert, dont il était le confesseur, avait coutume de venir avec son épouse Régentrude, voir le saint abbé pour écouter ses leçons, et recevoir sa bénédiction après la communion. Un jour qu'il avait manqué à ce devoir, on vint prévenir Bertin que son ami Walbert était retourné chez lui, sans lui rendre sa visite accoutumée. «Je le sais», répondit le Saint «et Walbert, avant d'arriver chez lui, aura lieu de se repentir d'avoir négligé la bénédiction d'un vieillard». En effet, peu après, un messenger vint annoncer que le comte avait fait une chute de cheval et était sur le point d'expirer. Il demandait pardon de sa faute, en acceptait la punition, se recommandait aux prières de son père spirituel, et le suppliait surtout de bénir quelque breuvage qu'il pût boire avant de mourir. Bertin commanda aussitôt à un jeune moine d'aller chercher du vin dans un vase qu'il lui désigna et comme le religieux affirmait que depuis un mois il n'était pas entré dans ce vase une seule goutte de vin, l'abbé lui enjoignit de nouveau d'obéir ce que celui-ci ayant fait, il trouva le vaisseau rempli d'un vin délicieux. Bertin en bénit une coupe qui fut portée en diligence à Walbert. Au récit du miracle qui venait de s'opérer, le mourant but avec confiance le breuvage bénit, et recouvra aussitôt la santé. Plein de reconnaissance envers Dieu, il donna à l'abbé de Sithiü de nombreux domaines; et, peu après, renonçant au siècle, par le conseil du bienheureux, il alla prendre l'habit monastique à Luxeuil. Son fils, nommé Bertin, du nom de notre Saint, entra fort jeune Sithiü, et y vécut très saintement. On conservait ses reliques dans l'église de Saint-Omer. Beaucoup d'autres seigneurs, nouvellement convertis, vinrent aussi embrasser la règle sous la direction de Bertin, qui voyait chaque jour le nombre de ses enfants augmenter.



Saint Omer et le roi Dagobert

En 675, le bienheureux signa, en compagnie de saint Mommolin et de plusieurs autres évêques, le testament de saint Amand, évêque de Maëstricht, en faveur de l'abbaye d'Elnon. En 682, Thierry III, roi de Bourgogne et de Neustrie, accorda à notre Saint l'exemption pour tout ce qu'il possédait sur le territoire d'Attigny. En 684, un seigneur, nommé Analfride, donna à Bertin le monastère d'Honnecourt qu'il avait fondé dans sa propriété sur l'Escaut, près de Cambrai, et dont sa fille Auriane était abbesse. Il en réservait seulement l'usufruit pendant sa vie et celle de sa fille. Après la mort de cette dernière, l'établissement passa aux mains de Bertin, qui en fit un monastère d'hommes.

Un autre seigneur, nommé Hérémar, avait donné à saint Bertin sa terre de Wormholt. En 695, le Saint y fit construire un monastère et y envoya quelques-uns de ses religieux, sous la direction de saint Winnoc, son disciple. C'était un jeune religieux qu'il avait élevé dès l'enfance, et qui avait dignement profité de ses leçons. Il jeta dès le début un grand éclat sur sa nouvelle fondation. L'église fut dédiée à saint Martin. Suivant Jean d'Ypres, Bertin fit construire entre Wormholt et Sithiü un hôpital pour les pauvres, avec un chemin qui reliait les deux monastères. Le même auteur ajoute qu'entre les deux portes de Sithiü on avait établi une communauté de femmes appelées converses, qui, sans faire de profession régulière, portaient un habit religieux, servaient les pauvres à l'hôpital, réparaient les linges et les ornements d'église, et étaient chargées de recevoir les mères, les sœurs et les autres parents des moines, à qui l'entrée du monastère était interdite.

Notre Saint avait une dévotion particulière à la sainte Vierge, à qui son couvent était consacré. Un auteur n'hésite point à dire que c'est à cette première impulsion que le monastère dut d'avoir toujours conservé une si grande dévotion à Marie, et d'avoir donné tant de Saints au ciel. C'est ainsi que Dieu semblait combler son serviteur de faveurs spirituelles et temporelles. Les ravages du temps, les incursions des barbares, en 847 et 868, et surtout les incendies, en 881, 1000, 1031 et 1152, en détruisant les monuments de l'abbaye de Saint-Bertin, nous ont privés de détails sur la longue administration de saint Bertin. Nous savons seulement que Dieu bénit en tout ses travaux, et qu'il fut l'instrument de beaucoup de prodiges, que son humilité ne parvenait pas toujours à cacher. Mais le plus grand de ses miracles, pour parler le langage de son historien, ce fut ce zèle infatigable au service de Dieu, et cette vigilance incessante sur les âmes qui lui étaient confiées. Il avait fondé et consolidé un monastère qui ne le cédait en rien aux plus florissants de cette époque pendant cinquante-sept ans, il l'avait administré avec sagesse, soutenu par ses exemples, embaumé par ses vertus la discipline la plus sévère y régnait; il crut que l'heure de la retraite était venue pour lui car il avait atteint près de cent ans. Il songea alors à se démettre de sa charge. Son grand âge en était le prétexte au fond, le saint vieillard désirait consacrer ses derniers jours à se préparer à l'éternité. Il choisit pour son successeur le pieux moine Rigobert, et rentra dans la vie commune. Dès ce moment, il ne s'appliqua plus qu'à la contemplation des choses divines. Il avait élève, du vivant de saint Omer, un petit oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, près du cimetière de ses moines, et l'avait fait bénir par le pontife c'était là qu'il venait habituellement se renfermer, passant les nuits en oraison, macérant son corps par les jeûnes et les veilles, avec toute la ferveur d'un jeune soldat du Christ. Il ordonna à Rigobert de construire, dans l'église du monastère, une chapelle à saint Martin, pour lequel il avait toujours eu une grande dévotion. Cette chapelle a été conservée avec soin pendant toute la durée de l'abbaye de Saint-Bertin.

Malgré son âge et ses vertus, le bienheureux n'était point encore à l'abri du tentateur. L'histoire raconte qu'une jeune libertine, inspirée par le démon, vint un jour, sous prétexte de parler des intérêts du couvent, mais dans l'intention secrète de lui tendre des pièges. Saint Martin apparut alors au vieillard pour le prévenir de cette ruse perfide. Et lui, plein d'une sainte indignation, s'arma du signe de la croix et chassa cette misérable. Mais, pour éviter le retour d'un semblable péril, il interdit l'entrée du monastère aux femmes, sous peine d'excommunication. A la fin du 13 e siècle, cette loi était encore sévèrement maintenue.

Rigobert n'exerça sa charge que peu d'années. A l'imitation de son bien- heureux maître, il rentra dans la vie privée et se consacra exclusivement aux œuvres de la piété. Bertin nomma à sa place Erlefride, qui avait été élevé à Sithiü dès le bas-âge, et qui soutint dignement l'œuvre de ses prédécesseurs.

Notre Saint, plein de mérites et de vertus, attendait avec calme sa récompense. Quand il sentit son heure approcher, il rassembla ses religieux, et leur recommanda de ne point quitter le lieu où il les avait établis, mais d'y persévérer dans le service de Dieu et la pratique des bonnes œuvres. Puis il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 5 des ides de septembre

(9 septembre) 709. Il avait passé cinquante-neuf ans à Sithiü. II fut enseveli avec de grands honneurs par l'abbé Erlefride, dans la chapelle de Saint-Martin, qu'il avait fait reconstruire.

CULTE ET RELIQUES

Quelques années après sa mort, l'abbé Erlefride établit un autel sur le tombeau même du Saint; de nombreux miracles s'y opérèrent dans la suite. Nous citerons entre autres la guérison d'Adèle ou Alice, femme d'Arnould, comte de Flandre, qui, étant atteinte d'une maladie incurable, obtint des évêques de Théroouanne et de Cambrai, et de l'abbé de Saint-Bertin, la permission de visiter la châsse du bienheureux, faveur qui n'avait été accordée à aucune femme avant elle, pas même à une reine. Soutenue par les deux évêques, elle s'approcha avec crainte des reliques vénérées, y pria avec ferveur et fut incontinent guérie.

En 1050 ou 1052, le corps de saint Bertin fut retrouvé dans une crypte, sous la vieille chapelle de Saint-Martin, où on l'avait caché pour le soustraire à la fureur des Normands. En 1237, Pierre, évêque de Théroouanne et de Cambrai, enferma les précieuses reliques dans une châsse d'or et d'argent, enrichie de pierres précieuses, et en fit la translation avec une grande solennité.

Le monastère fondé par saint Bertin a jeté un grand éclat sur l'Eglise de France. Ses annales ne comptent pas moins de vingt-deux Saints, outre un grand nombre de prélats sortis de son sein. Il eut encore la gloire d'abriter dans ses murs saint Anselme et saint Thomas de Cantorbéry, persécutés, l'un par Henri I^e, et l'autre par Henri II, rois d'Angleterre. Et plus tard, quand les moines de cette même ville de Cantorbéry furent expulsés, en 1207, par le roi Jean, cent d'entre eux vinrent demander asile à leurs frères de Saint-Bertin, et en furent accueillis avec une touchante hospitalité.

Le martyrologe romain et celui de France, ceux d'Usuard, d'Adon et de Florus, les calendriers de Buccelin, de Trithemius, de du Saussay, de Chastelain, de Monalus, d'Ypez, font mémoire de saint Bertin. Sa fête est fixée au 5 septembre.

Lorsque, dans les années de la Révolution française, non seulement on chassait les religieux de leurs maisons, mais on dilapidait et on profanait encore ce qu'il y avait de plus saint et de plus sacré, la châsse de saint Bertin, ayant été achetée par un particulier, une femme pieuse de la ville de Saint-Omer, nommée la veuve Coulon, devant qui elle fut ouverte, pria cet homme avec instance qu'il lui permit d'emporter chez elle les ossements qu'elle contenait. Ce qu'ayant obtenu, elle les recueillit avec la plus grande dévotion et les conserva jusque ce que la paix ayant été rendue à l'Eglise de France, le lundi de la semaine de la Passion, 24 mars 1806, Mgr Charles de La Tour-d'Auvergne-Lauraguais, évêque d'Arras, accompagné du clergé, s'y transporta processionnellement et avec la plus grande solennité, au milieu d'une foule immense de peuple, qui, de tous les quartiers de la ville, était accourue pour assister à la cérémonie faite à la maison de ladite veuve, et également au transport desdits ossements dans l'église de Saint-Denis.

Là, après la liturgie qui fut suivie d'un discours analogue à la cérémonie, Mgr l'évêque fit faire l'ouverture de la boîte dans laquelle étaient renfermés les ossements que la veuve Couton avait conservés pieusement chez elle. Cette ouverture eut lieu en présence d'un grand nombre de personnes. Mgr l'évêque reconnut les ossements, auxquels était joint l'authentique, pour être les précieux restes de la dépouille mortelle de saint Bertin, qui avaient été renfermés dans l'ancienne châsse, lorsqu'on en fit l'ouverture en 1688 il fit dresser procès-verbal du tout par deux notaires et deux chirurgiens, et authentique de nouveau ces précieuses reliques et les recommanda à la vénération publique, puis, après les avoir montrées aux fidèles présents à la cérémonie, il apposa son sceau sur la boîte qui les contenait, après y avoir renfermé les deux authentiques, et elle fut déposée dans la sacristie, pour y rester jusqu'à ce qu'on la renfermât dans la châsse à ce destinée. M. Ducrocq, desservant de Saint-Denis, charmé de posséder dans son église ce trésor précieux, s'empressa, de concert avec les marguilliers, de donner une chapelle pour l'y placer. C'est celle qui se trouve la première collatérale du côté de l'Evangile.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 10